

6^e Festival du film juif de Montréal Voyages à travers la mémoire

Élie Castiel

Number 214, July–August 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2001). Review of [6^e Festival du film juif de Montréal : voyages à travers la mémoire]. *Séquences*, (214), 11–11.

Into the Arms of Strangers: Stories of the Kindertransport

The Last Jewish Town

Isa Kramer: The People's Diva



Voyages à travers la mémoire

En lisant l'introduction du catalogue du 6^e Festival du film juif de Montréal, on est saisi par le poids d'une phrase qui, au premier abord, peut paraître somme toute banale : « toutes [les œuvres], littéralement et métaphoriquement, abordent le thème central et puissant de la quête juive de l'identité ».

C'est ce qui ressort en effet des huit films que nous avons eu l'occasion de visionner. À commencer par le très beau documentaire de Nina Baker Feinberg et de Ted Schillinger, *Isa Kramer: The People's Diva*, portrait objectif, tendre et passionnant d'une étoile de la musique populaire yiddish, acclamée partout où elle s'est produite. Le résultat s'avère une petite leçon d'histoire en même temps qu'une réflexion sur les remous de la quête identitaire. Le film pose également la question du désengagement de l'artiste face aux valeurs traditionnelles : peut-on vivre *pour* son art et en même temps suivre les préceptes rigides de la religion ?

Le documentaire est également le genre choisi par Levi Zini pour mettre en scène les protagonistes *réels* du film **Les Mélodies de la petite ville**, incursion presque fictive dans un milieu de Juifs israéliens, originaires du Maroc qui, par le biais de traditions musicales réussissent le tour de force de conserver leurs valeurs familiales tout en s'adaptant au monde moderne. Il est dommage que le regard du cinéaste paraisse parfois complaisant.

À l'instar des Juifs marocains établis en Israël, les habitants du petit village de Gouba, dans le nord de l'Azerbaïdjan, ont eux aussi conservé les traditions sépharades. Mais contrairement aux premiers, ils n'ont pas succombé aux attraits que le nouveau monde offre en pâture. Sous cet aspect, le documentaire de Gil Lesnik s'avère une lucide leçon ethnographique. Avec *The Last Jewish Town*, le documentaire renoue avec sa véritable fonction.

On aurait pu en dire autant du court métrage de Wendy Oberlander, *Still (Stille)*, voyage expérimental à travers le temps, portrait intimiste des Juifs assimilés de Berlin à la veille du régime nazi, mais les préoccupations formelles sont si omniprésentes

qu'on en perd le fil conducteur. Ce qui aurait dû nous toucher finit par nous laisser de glace. Puis de *L'Arbre au chien perdu*, d'Olivier van Malderghem, on peut regretter cette tendance fastidieuse à vouloir absolument séduire par une esthétique appliquée, mais d'une froideur incontrôlable. On croit toutefois absolument au jeu des comédiens et au propos (les retrouvailles d'un homme et d'une femme après quatre ans de séparation dans les camps de concentration), d'une richesse humaine inestimable.

La mémoire et la quête d'identité sont les préoccupations majeures du personnage de Louba dans **Les Fantômes de Louba**, de Martine Dugowson, sans doute son film le plus personnel et peut-être bien le plus abouti sur le plan de la forme. Portrait intense et complexe d'une femme dont les nombreuses fêlures ne disparaîtront qu'au prix de la puissance de la vengeance.

L'Oscar du meilleur long métrage documentaire 2000 nous a un tant soit peu déçu. Non pas que le récit soit dénué d'intérêt, mais **Into the Arms of Strangers: Stories of the Kindertransport**, de Mark Jonathan Harris, traîne en longueur alors que plusieurs intervenants semblent répéter les mêmes propos. L'histoire qu'on nous raconte est celle de 10 000 enfants d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie et de Pologne, la plupart des Juifs, que la Grande-Bretagne a accueillis lors du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. Plusieurs n'ont pas survécu. Quelques-uns vivent encore. Ils se souviennent des tristes événements. Sans vouloir dénigrer l'importance de ce type de documents, un moyen métrage aurait suffi pour rendre compte de la tragédie que ces victimes ont vécue.

Et de **Cours tousjours** (l'histoire hilarante d'un prépuce !), de Dante Desarthes, on a apprécié la désinvolture des comédiens, le ton décapant qu'utilise le réalisateur pour remettre en question certaines valeurs tribales beaucoup plus proches de la superstition que de la religion et, avant tout, cette tendance à affronter les affaires de la vie avec énergie et optimisme.

Élie Castiel